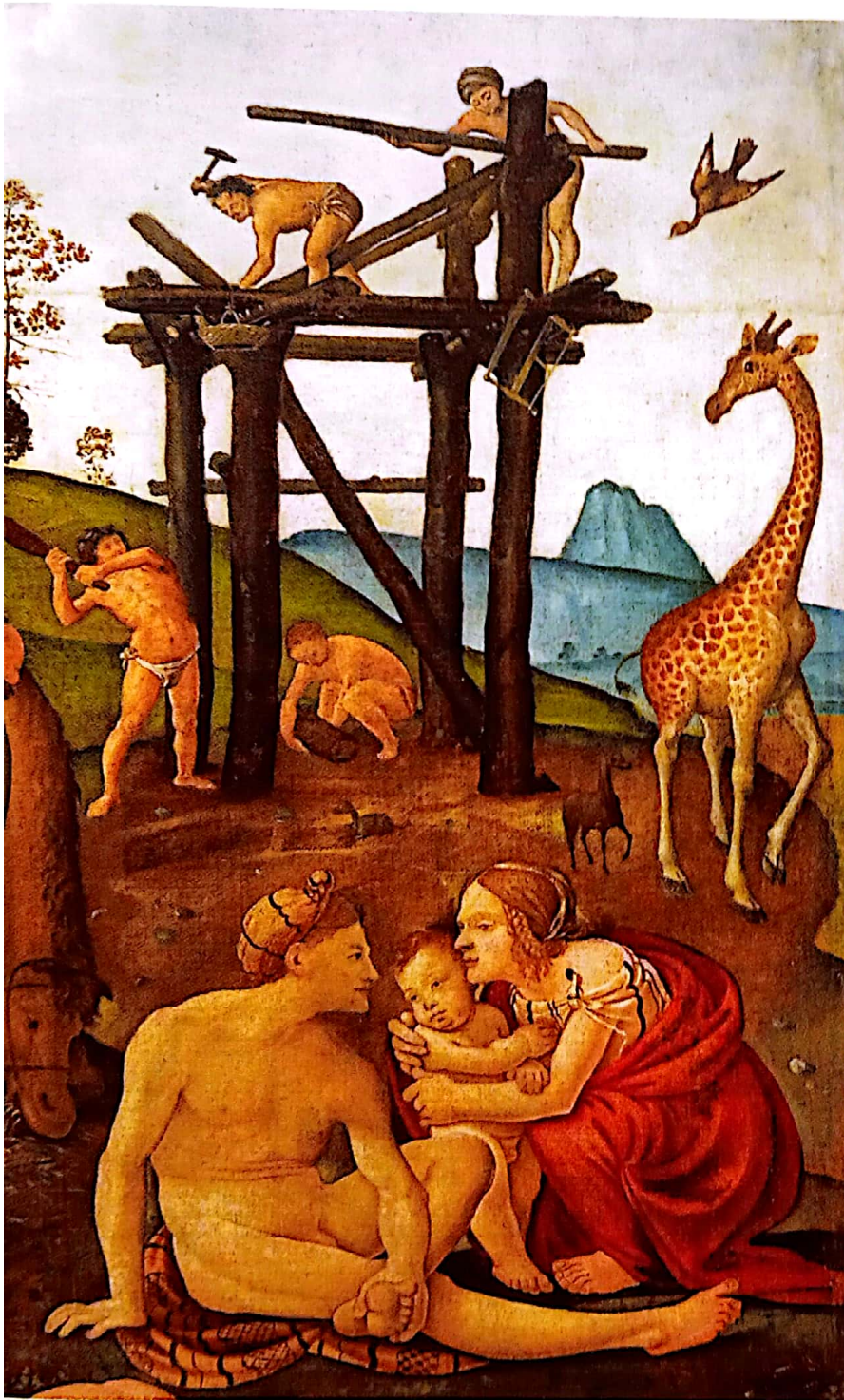


Le Lundi existentiel

et le Dimanche de l'Histoire

Chronique de la Philosophie vivante



**Benjamin
Fondane**

**Textes réunis et
présentés par
Michel Carassou**

NON LIEU

eux seuls, ont un pouvoir appréciable de résonance. Car qu'est-ce qui n'appartient pas à l'existence ? Berdiaeff n'a pas tort sans doute de nous dire que l'acte de connaissance est un acte existentiel ; et que quasi toutes les philosophies ont été existentielles ; et n'ont-elles pas toutes, en effet, traité *de*, porté *sur* l'existence ? Mais l'historien se doit parfois de gratter le palimpseste pour retrouver le texte primitif ; il doit, sous l'appareil des conclusions, retrouver l'intention, le dessein ; combien davantage cette opération s'impose-t-elle à celui qui ne recherche pas un savoir (indifférent au fait que la vérité soit telle ou telle), mais qui recherche la toison d'or *parce que* toison d'or, ou l'élixir de vie *parce que* l'élixir de vie ? Un grand fossé sépare alors des philosophies qui traitent *de*, qui portent *sur* l'existence, des philosophies qui traitent *de* et portent *sur* — la connaissance du point de vue précisément de l'existence inconditionnée, historique et par là non valable pour tous. Il importe de toute urgence de tirer cela au clair si l'on tient à dégager, avant qu'elle ne s'évanouisse (si elle ne l'est déjà), la signification autant originelle qu'originale de la philosophie existentielle proprement dite et du rôle qu'elle a tenu, ou qu'elle a manqué de tenir, dans le drame de la Connaissance. Il faudrait se décider sur la marche à suivre : voulons-nous réellement savoir ce que la Connaissance pense de l'existant ou bien, pour une fois, ce que l'existant pense de la Connaissance ? Est-ce l'existence, comme toujours, ou est-ce la connaissance, enfin, qu'il s'agit de rendre *problématique* ?

Ce fut une erreur bien naturelle que celle qui nous fit croire qu'une philosophie existentielle ne pouvait exclusivement s'attacher qu'à l'existence et que l'avènement de ce vocable à la dignité philosophique coïncidait avec la découverte d'un objet resté jusque-là *terra incognita*. Mais il y a dans cette erreur une forte dose d'ingratitude, voire d'injustice. Car si l'on s'en tient à l'existence *en tant qu'objet de connaissance*, il est clair que jamais la philosophie ne l'a négligée ; et Hegel, lui-même, n'a jamais oublié l'existence, pas même l'existant

(le *Seiende*) ; on pourrait avancer même, sans crainte d'exagération, qu'il ne s'occupe que de lui. Il le décrit dans les termes mêmes que reprendra plus tard Heidegger, comme un être meurtri, déchiré, dans le besoin, comme un être fini aussi et dont la loi est la finitude. Ce n'est pas le *Seiende* qu'il néglige, mais bien plutôt ses droits : « l'idéalisme de la philosophie consiste en la *non-reconnaissance du fini* comme être véritable⁸ » ; le fini, le déchiré, le meurtri existent, sans doute, mais ne sauraient avoir voix au chapitre ; si, pourtant, ils élèvent leur voix, on la tiendra pour une lamentation stérile, une plainte sentimentale, un pur reflet de besoins et d'appétits. L'existant ne saurait avoir d'intérêt qu'au niveau de l'Esprit qui exige précisément le renoncement à tout point de vue particulier au bénéfice du général concret, tel que l'État, le Peuple, l'Histoire qui sont, chacun à leur manière, l'Esprit incarné. Hegel écrit : « Dans les chaires, on entend souvent parler de l'insécurité, de la vanité, de l'inconstance des choses temporelles ; mais chacun pense, si ému soit-il, qu'il conservera ce qui est le sien. Que cette insécurité apparaisse réellement sous la forme des hussards sabre au clair et que tout cela cesse d'être une plaisanterie, alors ces mêmes gens édifiés et émus, qui avaient tout prédit, se mettent à maudire les conquérants. Néanmoins, les guerres ont lieu quand elles sont nécessaires ; puis les récoltes poussent à nouveau et les bavardages se taisent devant le sérieux de l'histoire⁹. »

Pour Hegel, on le voit, l'insécurité, la vanité et l'inconstance n'appartiennent qu'aux choses temporelles ; l'Histoire n'y a pas part, ni les « peuples », ni la culture, ni la philosophie – ça flotte au-dessus des eaux furieuses à l'instar de l'arche de Noé. C'est aux hussards sabre au clair qu'il appartient d'enseigner à l'existant fini le sérieux, qui débute là où cessent non seulement le fini et le périssable, mais aussi la finitude et la périssabilité elles-mêmes. Mais, là également, il

8. [Note de Fondane] *Morceaux choisis*, [op. cit.], p. 56.

9. [Note de Fondane] *Ibid.*, p. 278.

ne faudrait pas se presser de conclure à l'indifférence de Hegel pour le fini et la finitude de l'existence. Dans les termes que Heidegger reprendra plus tard, il écrit : « Mais que l'accidentel en tant que tel, séparé de son pourtour – que ce qui est lié et n'a d'actualité que dans sa connexion avec autre chose – conquière cet être-là propre et une liberté distincte – cela est la puissance prodigieuse du négatif ; c'est l'énergie de la pensée, du Moi pur. La mort, si vous voulez nommer ainsi cette irréalité, est ce qu'il y a de plus terrible ; et maintenir fermement ce qui est mort est ce qui exige la plus grande force. Mais la vie de l'Esprit n'est pas la vie qui recule d'horreur devant la mort et se garde pure de la destruction, mais celle qui la supporte et se maintient dans la mort même. L'Esprit ne conquiert sa vérité qu'en se trouvant lui-même dans le déchirement absolu. Cette puissance, il ne l'est pas en tant que le Positif qui se détourne du Négatif – comme lorsque nous disons d'une chose que ce n'est rien ou que c'est faux et que débarrassé alors d'elle nous passons sans plus à autre chose. L'Esprit est cette puissance seulement *quand il regarde face à face le négatif* et demeure en lui. Ce séjour est le pouvoir magique (*Zauberkraft*) qui transforme le néant en être¹⁰. »

La philosophie ne s'est donc jamais désintéressée de l'existence, elle s'est toujours donné la tâche de transformer ce néant en être ; elle s'est toujours tenue pour le Positif, tout comme elle a toujours tenu l'existant pour le Négatif. Si la philosophie existentielle se propose la même tâche, en quoi diffère-t-elle de celle qui la précéda ? Si elle tient toujours l'existant pour le négatif et la raison universelle pour le seul positif, à quoi bon une philosophie existentielle ? Or, il me semble que la seconde vague de philosophes « existentiels » a méconnu l'importance de ce problème. Sans doute a-t-elle

10.[Note de Fondane] *Phenomenologie des Geistes*, éd. allemande [Leipzig, Dürr'schen Buchlandlung, 1907], p. 27 ; nous nous sommes servi de la double traduction française, celle de Jean Hyppolite, tome I, p. 29 et celle des *Morceaux choisis*, déjà citée, p. 68.

Science, elle aussi, ne recherche que la paix ; supposez, par exemple, que la physique découvre, du côté rayonnement comme du côté matière, un élément continu associé à un élément discontinu. N'est-ce pas là une belle découverte ? Oui, mais pas *apaisante* ! Il nous manque une *synthèse* pour « préciser le lien entre l'onde et le corpuscule ». Tant que ce lien fera défaut, nous serons « bouleversés » par cette découverte, mais pas « moralement calmés ». Et M. Langevin de préciser : « La recherche d'un déterminisme est à tel point le mobile essentiel de tout effort de construction scientifique qu'on doit se demander, lorsque la nature laisse une question sans réponse, s'il n'y a pas lieu de considérer la question mal posée et d'abandonner la représentation qui l'a provoquée³¹. » Ainsi, chaque fois que la « nature » refuse de se plier aux exigences de notre raison universelle, elle sera traitée de discours vide et de métaphore poétique ; on lui rappellera que les poètes sont menteurs ; on considérera que notre question a été mal posée, ou qu'on n'a pas répondu à notre question. Il faudra bien que la « nature » consente à nous livrer le lien que nous souhaitons. L'ultime élément de la science n'est pas seulement de nous découvrir ce qui est, mais de nous faire obtenir la satisfaction de l'esprit. C'est seulement par cette interprétation que la science demeure intelligible.

Dans une nouvelle de Tourgueniev (*Les Mémoires d'un chasseur*³²), à l'instant même où son héroïne, Marie Ilinicha, tomba raide sur le plancher, le médecin du district s'écria, effrayé : « Un docteur ! vite un docteur ! » Le philosophe, lui aussi, est si peu préparé à aborder les problèmes de l'existant que, plus d'une fois, il devrait s'écrier : « Vite, un philosophe ! un véritable ! » Mais si un médecin de village pouvait croire vraiment qu'un autre médecin, plus fort que lui, un médecin de chef-lieu, par exemple, saurait davantage que lui, Hegel

31. [Note de Fondane], [Paul Langevin,] « L'orientation actuelle de la physique », in *L'Orientation actuelle des sciences* (Alcan), [1930].

32. Ivan Tourgueniev, *Mémoires d'un chasseur*, trad. Henri Mongault, éditions Bossard, 1929.

sait bien, lui, qu'il n'y a rien à faire contre le sérieux de l'Histoire ; tout appel au secours, partant, n'est que du « bavardage ». Celui qu'il faut guérir, par ailleurs, ce n'est pas le malade ; pas plus qu'il ne s'agit de guérir la « nature » de son élément discontinu ; c'est le philosophe, le savant qu'il faut aider à se détourner de l'inquiétude incessante des exceptions. Le malade crie : « Du possible ! » mais la voix le recouvre, du philosophe, qui crie : « De l'intelligible ! » Il est vrai qu'il n'y a pas assez de « possible » pour le premier ; mais il n'y a pas davantage assez d'intelligible pour le second. L'être, continuellement, échappe à sa prise ; le moindre « malheur », le moindre « discontinu » – et l'Esprit qui ne veut relever que de soi (le *αὐταρχεστατοῦ* d'Aristote) se sent perdre pied ; un Dieu à qui « tout est possible », c'est la fin de la philosophie telle que nous l'avons héritée des Grecs. Il faut absolument empêcher le héros tragique de se détourner du philosophe et de se tourner vers quelqu'un qui peut, ou tout au moins qui *pourrait*. Il faut l'empêcher de découvrir, à côté de la connaissance qui satisfait l'esprit, la connaissance qui le désespère. Que serait-ce s'il s'apercevait que la connaissance n'a aucune qualité pour décider du possible et de l'impossible puisque aussi bien elle n'a jamais sollicité de l'être – le « vrai » – mais le « bien », la perfection, la satisfaction de l'esprit ? Je renvoie le lecteur au livre de Chestov, *Le Pouvoir des clefs*³³, et particulièrement à l'étude « Qu'est-ce que la vérité ? », où le grand penseur existentiel nous montre le philosophe, de l'Antiquité à nos jours, substituant de propos délibéré les concepts de bien, de perfection au concept inquiétant de l'être, remplaçant l'ontologie par l'éthique : « *intelligere* » ne signifie nullement « comprendre » mais élaborer en soi une telle attitude à l'égard de l'univers, qui permette d'acquiescentia animi ou ce *summum bonum* qui fut le but et l'aspiration de tous les philosophes ».

33. Léon Chestov, *Le Pouvoir des clefs*, trad. Boris de Schlœzer, Paris, Au Sans Pareil, 1928 ; rééd. Paris, Flammarion, 1969, p. 309.